

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

236 | 2020

Les fins de l'égalitarisme

Bruno Boulestin & Dominique Henry-Gambier, *Les Restes humains badegouliens de la grotte du Placard. Cannibalisme et guerre il y a 20 000 ans*

Christophe Darmangeat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/38356>

DOI : 10.4000/lhomme.38356

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 16 décembre 2020

Pagination : 225-227

ISBN : 9782713228568

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Christophe Darmangeat, « Bruno Boulestin & Dominique Henry-Gambier, *Les Restes humains badegouliens de la grotte du Placard. Cannibalisme et guerre il y a 20 000 ans* », *L'Homme* [En ligne], 236 | 2020, mis en ligne le 16 décembre 2020, consulté le 14 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/38356> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.38356>

COMPTES RENDUS

Bruno Boulestin & Dominique Henry-Gambier

Les Restes humains badegouliens de la grotte du Placard.

Cannibalisme et guerre il y a 20 000 ans

Oxford, Archaeopress, 2019, 138 p., bibl., ill., fig., tabl., cartes.

TANT PAR le sujet qu'il explore que par la méthode adoptée, dont il constitue un cas d'école, ce livre rédigé par deux des plus éminents spécialistes français de l'anthropologie biologique mérite une attention qu'il n'a, semble-t-il, guère reçue jusqu'à présent. En effet, que l'on adhère à ses conclusions ou qu'on les récuse, ces dernières seront désormais incontournables dans les discussions à venir sur les possibles traces archéologiques de guerres paléolithiques.

Bruno Boulestin et Dominique Henry-Gambier ont entrepris un réexamen minutieux des restes humains mis au jour sur un site charentais fouillé dès le XIX^e siècle, la grotte du Placard. On y avait notamment retrouvé près de deux cents morceaux de squelettes datant du Badegoulien (autrefois appelé Magdalénien ancien), soit d'un peu plus de 20 000 ans. Parmi ces restes, se trouvaient des crânes manifestement découpés qui n'avaient pas manqué d'interpeller les premiers fouilleurs. Dans la première partie du livre, la plus technique, les auteurs reprennent les éléments osseux et s'efforcent d'en dégager les caractéristiques, soulignant celles qui apparaissent comme les plus inattendues. Dans la seconde partie, sans doute plus accessible et stimulante pour le non-spécialiste, ils s'appliquent à « faire parler » ces éléments, à la manière d'une équipe de la police scientifique qui tenterait d'interpréter

une scène de crime. L'originalité et la valeur de ce travail tiennent au recours à un méticuleux comparatisme ethnographique : c'est cette méthode, rarement employée avec ce degré de rigueur, qui permet, au-delà des impressions subjectives et des idées préconçues, d'évaluer la probabilité des différentes hypothèses présentées.

Les fouilles entreprises sur le site, en phase avec les techniques en vigueur à l'époque, n'ont conservé aucune donnée contextuelle ; l'analyse des vestiges humains exhumés est donc aujourd'hui contrainte de se limiter aux pièces elles-mêmes. Pour la période considérée, celles-ci sont au nombre de 161, dont 48 dents, et proviennent d'au moins 18 individus différents. Ce nombre s'avère toutefois très incertain et pourrait être en réalité bien supérieur. Une autre zone d'ombre concerne la temporalité des dépôts : il est impossible de savoir si tous ces restes appartiennent à un ensemble d'individus qui seraient morts au même moment, ou à des cadavres placés successivement sur une longue période de temps.

En revanche, cette analyse met en lumière le fait que les os ont tous subi des modifications anthropiques. Plusieurs éléments indiquent en effet que l'assemblage humain du Placard ne peut en aucun cas être attribué aux seuls processus naturels. 1) La totalité des os porte la marque d'une brisure

«fraîche», telle celle que l'on trouve sur les animaux consommés. 2) Sur ces 113 os, seuls deux se complètent: une proportion très forte est donc manquante. Par ailleurs, les crânes sont surreprésentés par rapport aux autres ossements. 3) Les crânes ont fait l'objet d'un traitement spécifique et bien identifié: «[Les têtes] ont d'abord été écorchées et nettoyées, peut-être en partie pour une consommation et en partie pour préparer la fracturation du neurocrâne et la fabrication des coupes» (p. 98). 4) Bien que relativement peu nombreux, les os non crâniens ont, eux aussi, reçu des traitements «qui sont tout à fait superposables à ceux que l'on peut observer dans les assemblages cannibalisés, certains ne se rencontrant jamais ou quasiment jamais par ailleurs» (*Id.*). 5) La pyramide des âges des ossements (proportion de jeunes, d'adultes et de vieux) correspond à celle qui est présumée pour les populations de cette époque. Elle diffère donc radicalement de celle qu'on attendrait de morts naturelles, sauf à supposer un épisode particulièrement dévastateur, qui aurait brutallement éliminé un groupe entier.

Ces éléments permettent de tenter de reconstituer la nature de ces interventions humaines – une tâche qui, soulignent les auteurs, doit être accomplie préalablement et indépendamment de celle consistant à cerner les motivations sociales qui en sont à l'origine. Ils identifient ainsi, et sans ambiguïté, la coexistence de deux traitements: «un global, qui concerne l'ensemble du corps, et un spécifique, qui concerne la tête» (p. 100). Le premier correspond à une pratique anthropophage, le second, à la volonté délibérée de fabriquer des coupes crâniennes (p. 102).

On en arrive à la seconde partie du livre, dans laquelle Bruno Boulestin et Dominique Henry-Gambier se lancent dans une passionnante enquête pour recenser les diverses hypothèses susceptibles d'expliquer ces pratiques, et pour évaluer leur pertinence. Celles-ci doivent de surcroît être reliées à ce que nous savons des hommes de cette époque: des groupes de chasseurs-cueilleurs nomades organisés en sociétés dénuées d'inégalités socio-économiques.

Les auteurs commencent par écarter toute interprétation en termes de rituel, «parce qu'elle n'explique strictement rien tant elle est à la fois imprécise et tautologique» (p. 99). Quant au cannibalisme, il importe d'en discerner les différents types possibles. La classification proposée amène à distinguer d'emblée une forme due à des circonstances exceptionnelles, telles qu'une famine, d'une forme coutumière et socialement admise. À son tour, cette seconde option se divise en deux grandes catégories, selon que les cadavres consommés sont des proches, considérés comme membres de la même communauté (endocannibalisme), ou des individus qui lui sont extérieurs (exocannibalisme). Ainsi que le font remarquer les auteurs sur la base de leur connaissance érudite des données ethnologiques: «On peut établir une équivalence pratiquement parfaite entre d'une part l'endocannibalisme et un cannibalisme funéraire, d'autre part l'exocannibalisme et un cannibalisme "guerrier". En effet, dans l'endocannibalisme on consomme ses propres morts dans le cadre de rituels funéraires, principalement pour les honorer [...], tandis que dans l'exocannibalisme ce sont les adversaires ou ennemis que l'on mange, pour des raisons alléguées qui peuvent varier, mais fondamentalement pour les anéantir» (p. 106).

Par une analyse dont il n'est pas possible de restituer ici le détail, ils examinent alors ces trois variétés de cannibalisme pour évaluer leur compatibilité avec les données recueillies au Placard. La conclusion, synthétisée dans l'éloquent tableau de la page 112, est nette: «Finalement, c'est vers l'exocannibalisme et la violence armée, plus spécifiquement la violence armée intergroupe, que pointent les données considérées conjointement. Si chaque fait pris indépendamment peut être discuté et donner lieu à plusieurs interprétations, chacune assortie d'un certain degré d'incertitude, l'hypothèse de la violence armée est la seule qui aboutit à une concordance d'ensemble» (p. 113).

Quant aux coupes crâniennes, elles renvoient à une coutume largement documentée, à savoir la prise de trophées. Une telle

pratique, tout comme celle de la guerre elle-même au sein de laquelle elle s'inscrit, est généralement considérée comme incompatible avec des sociétés de chasse-cueillette nomades. Pourtant, bien des exemples ethnographiques prouvent le contraire. La guerre, pour commencer, est un phénomène relativement banal dans de telles sociétés, ainsi que le montre, par exemple, le cas des Aborigènes australiens. Pour sa part, la prise de trophée, quoique plus rare, n'en a pas moins été observée. C'est vrai, en particulier, en Amérique du Sud, dans la région du Chaco, où plusieurs peuples belliqueux se livraient traditionnellement à des raids, célébrant leurs victoires par des fêtes au cours desquelles on buvait dans des récipients faits des crânes des ennemis. Ce parallèle ethnographique est d'autant plus saisissant que les descriptions des observateurs coïncident avec les traces archéologiques retrouvées dans la grotte du Placard, tant en ce qui concerne la surreprésentation des têtes dans les ossements que le traitement des crânes et la manière dont ils étaient abandonnés après usage.

De ce qui précède, deux conclusions un peu différentes peuvent être envisagées. Selon la première, que l'on pourrait dire minimale, et qui est celle explicitement défendue par les auteurs, les éléments présentés démontrent que l'hypothèse d'une guerre ne doit en aucun cas être écartée.

Cette proposition, à elle seule, suffit à jeter une imposante pierre dans le jardin de préhistoriens qui tendent bien souvent à considérer que la guerre n'est pas apparue avant le Néolithique – voire plus tard. On discerne cependant que les arguments présentés plaident, au moins implicitement, en faveur d'une seconde interprétation plus audacieuse : la guerre ne serait pas seulement une possibilité, mais elle serait l'hypothèse la plus probable. Quelques incertitudes (dont la question irrésolue de la temporalité des dépôts, ou le choix de la comparaison avec les sociétés du Chaco, à l'histoire tumultueuse et sur lesquelles planent quelques zones d'ombre) empêchent le lecteur – et, sans doute, les auteurs – de l'assumer pleinement. La lecture du livre laisse néanmoins le sentiment que les éléments présentés sont suffisamment concordants pour aller au-delà de l'interprétation minimale et qu'ils constituent, à défaut d'une preuve définitive, un fort faisceau de présomptions.

On a coutume de dire qu'aucun indice archéologique n'atteste l'existence de guerres au Paléolithique supérieur. Il faut désormais envisager sérieusement que, quoique ténus, certains sont bel et bien sous nos yeux mais que, faute d'une approche adéquate, nous n'avions pas su les voir.

Christophe Darmangeat